

Origène

Homme d'Eglise en période de mutation

● ● ● **Attila Jakab**, Budapest
Historien des religions

Origène, homme d'Eglise visionnaire, a perçu au III^e siècle déjà le danger qui guettait le christianisme avec sa « massification » : celui de se transformer d'une spiritualité innovante, en une religiosité plus sociologique et, somme toute, assez traditionnelle.

Au moment de la naissance d'Origène (v. 185-253/254), un des plus grands et influents penseurs chrétiens de l'Antiquité,¹ le christianisme se présentait comme un réseau de petites communautés, principalement implantées dans les grandes villes de l'Empire romain. Traversées par différents courants spirituels et intellectuels, elles devaient se défendre contre des attaques extérieures et surmonter des divisions internes. C'est pourquoi l'aspiration à déterminer des dénominateurs communs (devoirs moraux, principes théologiques, règles liturgiques, discipline), aptes à unir les chrétiens à l'intérieur des communautés et les communautés entre elles, devenait de plus en plus forte.

Avec la croissance numérique des fidèles et l'apparition d'une diversité accrue en matière d'attitudes et d'adhésions personnelles à la foi en Jésus le Christ, une meilleure organisation ecclésiastique s'imposa également. Ce fut chose faite avec la mise en place de la distinction entre les clercs et les laïcs, la hiérarchisation des fonctions ecclésiastiques et l'émergence du mono-épiscopat (ou l'épiscopat monarchique).² Dans cette structure, le rôle de l'évêque, assisté de diacres et entouré de son presbyterium, était celui du gardien de la foi et du garant de l'unité.

Christianisme de masse

Contemporain de la croissance, de la diversification et de la hiérarchisation de la communauté chrétienne d'Alexandrie,³ il n'est nullement surprenant qu'Origène, dans les années 230, s'exclame avec une certaine nostalgie : « Autrefois il y avait des fidèles, au temps des martyrs généreux, (...) mais maintenant que nous sommes devenus nombreux, comme il n'est pas possible qu'il y ait de nombreux élus, (...) parmi la foule de ceux qui font profession de convictions religieuses, il en est fort peu qui parviennent à l'élection divine et à la béatitude. »⁴

Cet « autrefois » idéalisé était le temps de sa jeunesse, marquée par le martyre de son père (en 202), époque qui lui semblait définitivement révolue. Origène

- 1 • La bibliographie sur Origène est immense. Pour une première approche, voir par ex. **Philippe Henne**, *Introduction à Origène. Suivie d'une Anthologie*, Paris, Cerf 2004, 304 p.
- 2 • Voir **Alexandre Faivre**, *Chrétiens et Eglises, des identités en construction. Acteurs, structures, frontières du champ religieux chrétien*, Paris, Cerf 2011, pp. 243-309.
- 3 • Voir **Attila Jakab**, *Ecclesia alexandrina. Evolution sociale et institutionnelle du christianisme alexandrin (II^e et III^e siècles)*, (Christianismes anciens, 1), Bern/Berlin, etc., Peter Lang 2004, 368 p.
- 4 • **Origène**, *Homélie sur Jérémie* 4,3 (Sources chrétiennes, 232), Paris, Cerf 1976, p. 265.

ne pouvait que constater l'écart entre ceux qui « ne viennent entendre la parole de Dieu que rarement et s'en vont aussitôt après, sans s'attarder plus longtemps à la méditer » et ceux qui « s'y intéressent et ont soif d'instruction ».⁵ Cet écart se creusant toujours davantage, les communautés devaient adapter leur vie « liturgique », ainsi que leurs exigences spirituelles et morales, pour qu'un plus grand nombre de fidèles puisse s'y retrouver. C'est ainsi que naquit la tension entre la religiosité d'appartenance, à caractère plus sociologique, et le désir de certains pour une spiritualité centrée sur le dépassement de soi.

Nouveauté du christianisme

A vrai dire, le christianisme constituait, dans ses premiers temps, une voie originale de spiritualité, dépourvue de culte sacrificiel à proprement parler et de sacralité. Il était surtout une manière d'être spécifique dans la société, qui introduisait une rupture par rapport à la conception habituelle de l'expérience religieuse, étroitement liée à une immersion dans la vie sociale.

Il régnait à l'époque une sorte d'harmonie entre l'individu et la collectivité qui s'exprimait surtout dans l'observation du consensus - ou du précepte - d'honorer les dieux. Acte civique et acte religieux étaient quasiment inséparables.⁶

Dans ce contexte, l'introduction et la conceptualisation de l'idée du salut personnel, fondé sur la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur, signifiait la dissociation du religieux et du social. Par rapport aux cultes à mystères⁷ - qui n'étaient qu'un approfondissement un peu plus personnalisé du culte en général et pour lesquels la demande s'accrut à l'époque romaine - le christianisme apportait la personnalisation quasi intégrale du religieux, par le biais de la foi et de la conversion (*metanoïa*). A la « multiplicité des liens », si propre à l'individu du système socioreligieux polythéiste, le christianisme substituait l'« unicité du lien », qui caractérise le fidèle monothéiste. Pour devenir chrétien, il fallait non seulement quitter quelque chose pour aller vers autre chose, mais aussi se transformer et s'impliquer personnellement. Cela n'était pas sans conséquences sur la manière d'être dans la société.

Par l'introduction de la foi personnelle, le christianisme faisait naître chez le fidèle une tension entre son être chrétien exigeant et sa participation à la vie de la cité sans encourir le risque de l'apostasie. Du moment où la foi définissait l'être d'un individu, tous ses faits et gestes acquéraient une signification religieuse. C'est ainsi que des chrétiens furent sporadiquement martyrisés en raison de leur refus d'accomplir les actes socio-religieux prescrits.

Or, à partir de 235, le système sociopolitique romain et son référentiel idéologique entrèrent en décomposition. L'harmonie du social et du religieux se mit à s'effriter et les certitudes furent ébranlées par la crise, qui devint progressivement générale : politique, militaire, sociale, économique, financière,

5 • **Origène**, *Homélie sur les Nombres* 13,7 (Sources chrétiennes, 29), Paris, Cerf 1951, p. 275.

6 • **John Scheid**, *Quand faire c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris, Aubier 2005, 348 p.

7 • Cf. **Walter Burkert**, *Les cultes à mystères dans l'Antiquité*, Paris, Les Belles Lettres 1992, 164 p.

religieuse et morale.⁸ Le christianisme était désormais perçu comme une possibilité par tous ceux qui, dans leur désarroi devant l'impuissance constatée des dieux traditionnels, cherchaient de nouvelles voies pour apaiser leurs angoisses, de nouvelles réponses à leurs questions existentielles, de nouvelles sociabilités religieuses.

D'autant plus que le christianisme proposait, comme on l'a vu plus haut, une solution innovante : un rapport au divin dissocié du sociopolitique, en faveur d'un lien individuel avec un Dieu transcendant et personnel. Qui plus est, ce rapport était défini indépendamment de la citoyenneté. Dès lors, il semblait possible pour beaucoup de rester un citoyen de l'Empire, tout en abandonnant les divinités desquelles on n'attendait plus rien.

C'est ainsi que les communautés chrétiennes, agrandies et déjà bien organisées, durent faire face sous l'empereur Dèce (249-251) à un premier conflit structurel avec l'Empire. Réagissant à la crise, le pouvoir romain tenta une restauration religieuse, censée sauver l'unité de l'Empire et assurer son salut. L'imposition de l'acte civique de sacrifier aux dieux provoqua une crise interne considérable dans les communautés chrétiennes et posa le problème aigu des chrétiens tombés (*lapsi*). Il fut réglé par l'attribution aux seuls évêques du pouvoir de pardonner et de réadmettre.

Cela entérinait en fait le processus de développement institutionnel des communautés, créant ainsi les conditions propices à l'élaboration d'un nouveau système socioreligieux, apte même à intégrer la dimension politique. C'est ce que l'empereur Constantin saura reconnaître plus tard.

La spiritualité, une nécessité

Confronté à l'indispensable transformation des fraternités en Eglises locales - qui imposait aussi la baisse des exigences - Origène y opposait un refus constructif, en mettant l'accent sur la spiritualité. Il insistait inlassablement sur l'importance de la disposition intérieure personnelle. Il recueillait ainsi l'héritage du christianisme pré-institutionnel, pour montrer qu'être chrétien n'était pas une simple appartenance socioreligieuse, mais une manière d'être exigeante, indépendamment de la place occupée dans la communauté ecclésiastique.

« Il est dans l'Eglise, constatait-il déjà, des chrétiens qui sont réellement croyants, qui ont foi en Dieu et ne discutent pas ses commandements, qui même à l'égard des serviteurs de Dieu accomplissent leurs devoirs et désirent les servir ; ils se montrent même vraiment zélés et empressés lorsqu'il s'agit d'apprêter l'église ou aider au ministère. Mais dans leurs actes et leur vie privée, ils se montrent impurs, enveloppés de vices, ils n'ont aucunement "dépouillé le vieil homme avec ses œuvres" (Col. 3,9). (...) Ils se montrent respectueux à l'égard des serviteurs de Dieu et du culte de l'Eglise, mais ils ne manifestent dans leur conduite aucun signe d'amélioration et de renouvellement intérieur. »⁹

« Il en est parmi nous - écrivait encore Origène - dont la foi se borne à venir à l'Eglise, à s'incliner devant les prêtres, à proposer leurs services, à honorer les

8 • Cf. Marie-Henriette Quet (dir.), *La « crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin. Mutations, continuités, ruptures*, Paris, P.U.P.S. 2006, 716 p.

9 • Origène, *Homélie sur Josué* 10,1 (Sources chrétiennes, 71), Paris, Cerf 1960, pp. 271-273.

serviteurs de Dieu, à contribuer à l'embellissement de l'autel et de l'église, mais qui ne se donnent aucun mal pour améliorer leur conduite, corriger leurs habitudes, dépouiller leurs vices, pratiquer la chasteté, maîtriser la colère, réprimer la cupidité ou réfréner l'envie, qui ne suppriment pas de leur langage les médisances, les bavardages, les bouffonneries indécentes et les critiques empoisonnées... »¹⁰

Origène mettait également en garde ses auditeurs contre la convoitise des honneurs et établissait un parallèle entre la responsabilité ecclésiastique et les exigences morales et spirituelles : « Sachez que la *fonction* ne sauve pas nécessairement, car beaucoup même parmi les presbytres [prêtres] se perdent et beaucoup même parmi les laïcs seront déclarés bienheureux. Il y a dans le clergé des gens qui ne vivent pas de manière à tirer profit de leur fonction et à faire honneur au clergé... Car ce qui est profitable, ce n'est pas le fait de siéger dans le presbyterium, mais de vivre d'une manière digne à cette place comme le demande le Verbe. (...) Il m'est demandé à moi [presbytre] plus qu'au diacre, au diacre plus qu'au laïc ; quant à celui qui a été chargé d'exercer le commandement ecclésiastique sur nous tous, il lui est demandé plus encore. »¹¹

Ces propos sont d'une actualité étonnante. Le théologien philosophe concevait l'Eglise comme un lieu de prière, véritable assemblée de Dieu, ayant comme tête le Christ. Il formulait ainsi

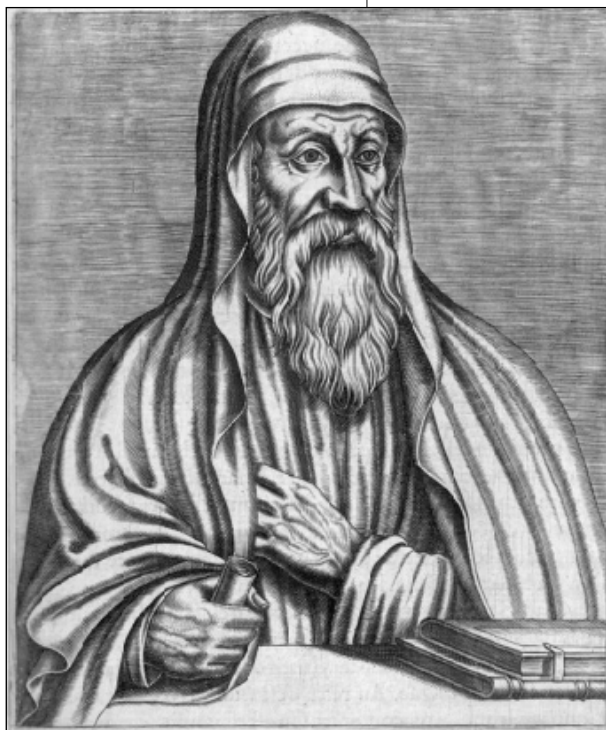
un idéal qui peut et doit être réalisé à toutes les époques.

Aujourd'hui nous vivons nous aussi incontestablement dans une période de grande mutation. La crise généralisée (économique, financière, politique, sociale, démographique, institutionnelle, intellectuelle, spirituelle, etc.) fait désormais partie de notre quotidien. Elle pose un défi immense non seulement aux Eglises chrétiennes, mais à l'ensemble de la civilisation européenne. Au lieu de réfléchir sur le devenir et d'inventer l'avenir, on ne cesse de vouloir rétablir un passé révolu, illusoirement sécurisant.

On peut donc se poser la question suivante : notre drame ne réside-t-il pas dans le fait qu'il n'y a aujourd'hui aucune personnalité d'envergure pour penser la crise et la mutation ; et surtout pour donner des perspectives motivantes ?

A. J.

Origène¹²



10 • **Origène**, *Homélie sur Josué* 10,3, op. cit., p. 277.

11 • **Origène**, *Homélie sur Jérémie* 11,3, op. cit., p. 421.

12 • Gravure illustrant **André Thevet**, *Des vrais portraits et vies des hommes illustres*, Paris, 1584.